

Une bibliothèque dans la brume

numéro vingt-et-un

Un livre

Éclats d'anarchie, passage de mémoire de Freddy Gomez. (Conversations avec Guillaume Goutte), Rue des Cascades, 2015.

Je me suis totalement immergé, je l'avoue, dans la lecture de ce livre et ses pages m'ont entraîné dans leur irrésistible courant. Bien que ne sachant pas grand-chose du personnage interrogé, Freddy Gomez, j'avais eu l'occasion à diverses reprises de lire la revue *À contretemps*, jusqu'au point de leur envoyer il y a déjà quelques années mon premier livre édité en Espagne, dans l'idée de le soumettre à leurs exigeants critères, sans que l'accueil entraîna de déception.

Histoires personnelles à part, *Éclats d'anarchie, passage de mémoire* est un livre qui ne peut laisser indifférent. À travers une vie, il dessine l'histoire de toute une génération ainsi que celle d'une époque qui est encore la nôtre. Les questions adressées à Freddy Gomez par Guillaume Goutte nous donnent à voir peu à peu les thèmes principaux, séparant l'anecdotique de l'essentiel, sans oublier cependant qu'il est des anecdotes qui, en certaines occasions, peuvent éclairer le véritable sens d'un passé où se mêlent l'intime et le collectif.

Freddy Gomez ne se présente pas, on peut lui en être reconnaissant, comme détenteur de quelque



Un meeting à Montjuïc, 1977

dogme idéologique ni gardien de la moindre orthodoxie et son interviewer, entre complice et interlocuteur objectif, conduit le long dialogue vers des questions qui nous mènent à l'actualité la plus récente.

Le livre parcourt les différentes étapes de la vie du personnage, de l'enfance et l'adolescence jusqu'à son âge actuel. Fils de militants anarchistes en exil, Freddy Gomez nous parle de ses souvenirs d'enfance à Paris, de l'ambiance de l'exil libertaire qu'il put vivre spécialement auprès de son père et des compagnons de celui-ci, des années cinquante et soixante qui entamaient la dernière étape de la dictature franquiste en Espagne. Le fait de

naître dans une famille de militants libertaires ne sera pas considéré par Freddy Gomez comme une raison suffisante pour continuer la tradition, tel qu'il l'exprime à un moment de la conversation. « Tu sais, j'ai connu beaucoup d'anarchistes qui non seulement n'ont rien transmis à leurs enfants mais qui les ont détournés à tout jamais de tout projet d'émancipation libertaire, personnel ou collectif. Ce qui est somme toute rassurant car cela prouve que le chemin n'est jamais tracé d'avance, qu'il se fait en marchant, comme disait Machado, et que ce cheminement est toujours personnel. » Paroles lucides en effet, réaffirmation de l'entière liberté humaine face à quelque déterminisme que ce soit.

Impossible de faire le détail de tout ce que, d'une manière simple et directe, narre notre personnage. Contées rétrospectivement, les étapes d'une vie semblent souvent liées par l'inéluctable d'une causalité, par un enchaînement forcé. Jeter le regard en arrière c'est aussi donner une forme déterminée au passé, c'est chercher une cohérence dans ce qui en son temps fut le fruit d'une volonté passionnée, de hasard et d'incertitude. Vivre, c'est avancer parfois à tâtons dans l'obscurité, avec l'espoir de trouver des signaux permettant d'avancer. Mais il est vrai qu'au fil du temps, tous nos gestes semblent scellés par la force du destin.

Ce qui est intéressant dans l'itinéraire de Freddy Gomez, c'est qu'il nous place à la croisée de plusieurs enjeux politiques de l'époque contemporaine : l'attitude du mouvement libertaire ibérique en exil, avec ses succès et ses erreurs ; la révolte de mai 68, qui inaugure une nouvelle époque de contestation ; la fin du franquisme, avec les espoirs de renaissance du mouvement anarchiste en Espagne, sa rapide ascension et son tout aussi vertigineux déclin ; les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix avec l'implantation d'un capitalisme basé sur la société de services, la désagrégation de la culture prolétaire, la consolidation d'une culture de consommation.

C'est dans cette dernière étape qu'il nous est le plus difficile de suivre Freddy Gomez, avec son engagement dans le syndicat des correcteurs et les conflits internes qui se produisaient alors, au beau milieu d'une transformation technologique qui allait mettre fin à la tradition d'une honorable profession. Il est entendu que dans cette étape nous assistons aux ultimes vestiges d'une culture ouvrière qui était le fruit d'une tension entre capital et travail, aujourd'hui grandement estompée dans le panorama contemporain. Le livre s'achève sur l'évocation du projet de *À contretemps*, publication dont Freddy Gomez fut l'animateur principal entre 2001 et 2014, avec la discussion sur les dérives actuelles de la

contestation politique.

C'est dans la dernière partie du livre que se concentrent les questions les plus brûlantes, fournissant certaines clés susceptibles d'aider à la discussion. En effet, en tant que lecteurs attentifs, nous ne pouvons manquer de nous impliquer dans cette discussion pour mettre à jour un certain nombre de doutes.

Le parcours de Freddy Gomez dessine la fresque d'une longue déroute aux diverses escales dans le temps : c'est la défaite de la révolution anarchiste ibérique dans le contexte de la guerre civile, vécue par ses parents et dans laquelle inévitablement il baignait. La défaite du mouvement de 68, la déroute du mouvement libertaire en Espagne dans les années soixante-dix, et pour finir la déroute de la culture prolétaire en général dans les pays développés. Cela étant, quels sont les enseignements que nous devons en tirer ? Que nous apporte l'expérience de quelqu'un comme Freddy Gomez ? Que pouvons-nous partager de ce qui a été vécu et appris par lui ?

Le bilan de Freddy Gomez sur le chemin parcouru est loin de trancher entre les différents aspects de son engagement politique, il faut lui en savoir gré, mais le mélange de total pessimisme sur la société contemporaine d'une part, et de foi modérée dans la vieille culture prolétaire de l'autre, peut sembler pour le moins curieux.

À la lecture des derniers échanges entre lui et Guillaume Goutte, on a parfois l'impression que tous deux rechignent à enterrer définitivement le cadavre du syndicalisme ouvrier. Dans la bouche de Freddy Gomez le jugement du présent est, comme on dit, extrêmement dur et il n'est pas étonnant qu'il recourt plus d'une fois à Guy Debord, lequel n'était pas précisément enclin à la condescendance envers ses contemporains. Quand Goutte lui demande son opinion sur le texte bien connu de *L'Encyclopédie des*

nuisances à propos des grèves de 1995, Gomez répond :

« Car à lire cette prose de la catastrophe, on ne peut s'empêcher de penser que, quoi qu'on fasse, la « société industrielle » a déjà gagné la partie en rendant le monde non seulement invivable, mais non transformable » (p.415)

Lisons cependant ce qu'il dit plus loin :

« L'histoire est traversée de périodes régressives où tout ce qui semblait acquis s'effondre. Notre époque est de celles-là, avec un phénomène aggravant : l'extrême servitude – volontaire et involontaire – qu'elle secrète et qui structure les imaginaires semble désormais admise par ceux d'en bas, et notamment par la jeunesse, comme une sorte de fatalité, tantôt heureuse quand elle permet d'accéder au dernier fétiche électronique lancé sur le marché, tantôt injuste quand elle les amène à ce qu'ils sont devenus : une masse de sujets réifiés, sans passé ni histoire, que le mouvement incessant du capital a transformés en variables d'ajustement » (p.458)

Et encore un peu plus loin :

« Ce qui caractérise le temps de ta génération, c'est qu'il se décline au présent perpétuel et qu'il a fait de l'ignorance et de son enseignement une qualité existentielle. C'est très nouveau dans l'histoire de l'humanité, assez pour parler de mutation anthropologique. L'oubli c'est le pouvoir politico-économique qui l'organise, en déconstruisant pièce à pièce tout ce qui faisait la mémoire de l'émancipation, et plus largement ce sens commun qui portait l'individu à souhaiter une vie simplement décente. » (p.463)

Ironiquement, nous pourrions croire que nous lisons quelques unes des pages les moins optimistes de Jaime Semprun. Ou bien cette « prose de la catastrophe » serait-elle devenue pour l'heure une sorte de musique de fond de tout diagnostic sur le présent ? Dans le cours de cette conversation animée, nous assistons à une sorte de procès à

l'encontre de l'anarchisme qui se sépare des luttes les plus clairement centrées sur la dialectique capital / travail, dans laquelle nous pouvions encore cadrer le syndicalisme révolutionnaire de la CNT dans les années trente et les luttes ouvrières des années soixante-dix.

Au long de la conversation cette question apparaîtra de manière récurrente : il est fait allusion à un anarchisme « individualiste » centré sur le « sociétal », qualifié aussi de « quotidienniste » etc. Selon Freddy Gomez l'anarchisme aurait, dans la société actuelle, évolué vers une espèce de néo-radicalisme malheureusement séparé de la lutte contre l'exploitation. Dans la page 451, il l'exprime ainsi : « Quand la lutte contre la domination (...) se substitue progressivement, comme c'est le cas aujourd'hui, à la lutte contre l'exploitation, l'anarchisme finit par perdre une part essentielle de ce qui faisait sa singularité, comme double aspiration à l'émancipation individuelle et collective, pour se transformer, par auto-déconstruction, en un néo-radicalisme sociétal tout juste bon à servir de caution libertaire à une gauche extrême (...)»

Cela étant, les questions qui s'ouvrent sont trop vastes pour être exposées en quelques lignes. Mais signalons au moins un point d'importance. Nous nous trouvons en 2016 et il semble que notre « passage » de mémoire se soit réduit. Comment oublier, en effet, que ces questions étaient déjà posées il y a plus de quarante ans lorsqu'éclatèrent les mouvements liés à la contre-culture, à l'écologie, au féminisme, aux communes, etc. Il n'y a rien de nouveau dans le fait que le mouvement libertaire se batte aujourd'hui sur d'autres terrains de lutte : les terrains en question constituaient déjà l'axe du mouvement libertaire en d'autres temps. Freddy Gomez est parfaitement capable de se rendre compte que dans les pays développés, le classique terrain de lutte de l'anarcho-syndicalisme - l'usine, l'emploi fixe, etc. - s'est

Gardons à l'esprit, en prenant un simple exemple, que les révoltes paysannes pré-industrielles nous enseignent que ce qui était en jeu, et qui détermine notre histoire aujourd'hui, c'était l'affirmation d'une autonomie matérielle, étrangère au cadre des luttes ouvrières contemporaines

volatilisé mais il semble refuser d'en tirer toutes les conséquences.

Dès les années soixante-dix commence à prendre corps un mouvement de contestation s'exerçant sur des terrains distincts de l'exploitation purement économique. Et de toutes façons, ce qui a survécu dans l'héritage de la pensée libertaire classique (Kropotkine, Landauer, Reclus, Thoreau, Prudhommeaux, Aláiz, etc.) *c'est justement ce qui vise globalement une société de domination*. Ce qu'a de précurseur la critique libertaire, c'est qu'elle anticipe des questions telles que l'écologie, la situation faite aux femmes, la vie quotidienne, la recherche d'alternatives à la famille, etc.

Prenons un exemple : la médecine naturiste soutenue par le docteur anarchiste Isaac Puente, fusillé en 1936 par la réaction fasciste, se révèle particulièrement valable aujourd'hui face à l'industrialisation de la médecine, au négoce pharmaceutique et à la dépossession généralisée de la santé. Il ne s'agit pas là des questions secondaires d'un supposé mouvement révolutionnaire *central*, mais de celles dévoilant enfin la nature

totale du système de domination.

Cela ne veut pas dire que le facteur « exploitation » ait évidemment disparu : ce qu'il s'agit de donner à entendre, c'est que le facteur en question relève plus d'une vision marxiste ou purement économiste. Par bonheur, la pensée libertaire *lança toujours le regard plus loin*.

Le propos de Freddy Gomez relatif au moment de la renaissance libertaire catalane des années soixante-dix illustre parfaitement notre propos : « Il y avait au sein de la CNT d'alors – et plus particulièrement dans sa mouvance « mouvementiste » barcelonaise – une forte prédisposition à penser que le combat contre le système d'exploitation et de domination devait être « global ». Autrement dit qu'il ne fallait pas hiérarchiser les fronts de lutte, que la question sociale ne devait pas être séparée des diverses aspirations à la libération portées par les luttes féministes, homosexuelles, antinucléaires, de quartiers etc., que la CNT devait, en somme, cesser d'être une organisation de classe pour devenir le point de jonction d'un mouvement global de contestation tous azimuts du

système dominant. » (p.304).

Tout cela concorde exactement avec ce que nous connaissons de l'époque, mais F. Gomez l'expédie en tant que « représentation illusoire d'un moment historique donné », sans vouloir reconnaître que ce désir de dépassement du cadre strictement syndical portait, dans le champ de l'anarchisme aussi bien passé que futur, quelque chose qui n'était attaché à aucun moment particulier et dont, si l'on peut aujourd'hui railler le caractère ingénu ou insuffisant de ces tentatives, nous devons reconnaître qu'elles présentaient en elles-mêmes quelque ressemblance avec cet esprit *unificateur* que recherchait Landauer avec ses projets d'expérimentation communautaire.

Nous ne devons pas nous tromper : que certaine pensée post-moderne, souvent grotesque, ait *usurpé* ce qui était le terrain le plus fertile de la critique anarchiste, c'est-à-dire de la critique de la domination sur tous les aspects de la vie, implicite dans son intérêt pour l'éducation, l'urbanisme, les communautés, l'écologie ou le féminisme, ne doit pas nous conduire à nous enfermer dans une interprétation unidimensionnelle de l'anarchisme, comme si nous voulions sauver son essence en allant la chercher dans un glorieux passé révolutionnaire.

Mis à part les admirables assauts que la classe ouvrière livra en d'autres temps à l'exploitation dans l'espace de travail que lui assignait l'industrialisation, nous ne pouvons pas oublier que le projet d'émancipation ébauché dans la tradition libertaire ne se réduisait pas à une lutte contre le capital mais aspirait à une transformation radicale des relations humaines et de ces dernières avec le reste de la planète. Et cela est aussi évident

chez Reclus que chez Kropotkine, Landauer, Armand ou des auteurs contemporaines comme Goodman, Roszak ou Bookchin.

Freddy Gomez, à un moment de la conversation (p.450) se montre suffisamment avisé pour ne pas vouloir établir une hiérarchie entre les centres d'intérêt de l'anarchisme (« À bien considérer les choses, même si j'ai longtemps pensé comme toi – ou comme Navel – que l'anarchisme ouvrier relevait du « solide » et l'anarchisme individualiste du « pittoresque », je ne crois pas que cette hiérarchisation permette de saisir en quoi l'imaginaire libertaire facilitait, *de facto*, des confluences entre diverses préoccupations qui ne s'excluaient pas forcément. ») mais il semble cependant regretter la disparition de ce qui jusque dans les années soixante-dix avait été le « tronc » autour duquel s'articulaient les luttes ouvrières radicales (« Le problème, c'est quand l'anarchisme ouvrier s'affaiblit ou périlclite... »)

Nous n'allons pas entamer l'exposition détaillée de processus que quelqu'un tel que Freddy Gomez connaît bien mieux que nous, c'est-à-dire la transformation économique subie par les pays développés où, peu à peu, le tissu productif primaire a cédé la place à une structure de services avec sa conséquente stratification et segmentation de l'emploi, pour aboutir à une réduction massive de la classe ouvrière manufacturière.

Il est vrai que dans les grandes entreprises de service publics comme les transports en commun ou la poste persiste cette tradition de lutte ouvrière et solidaire, mais dans l'ensemble, comme le signale Freddy Gomez lui-même, il survit fort peu de chose de la vieille lutte syndicale. Allons-nous pour

cela rester bloqués sur une période déterminée de l'histoire et sur une forme de contestation ? En réalité, l'histoire de la lutte ouvrière est très courte en regard de la grande épopée de la lutte pour l'émancipation.

Gardons à l'esprit, en prenant un simple exemple, que les révoltes paysannes pré-industrielles nous enseignent que ce qui était en jeu, et qui détermine notre histoire aujourd'hui, c'était l'affirmation d'une autonomie matérielle, étrangère au cadre des luttes ouvrières contemporaines.

Si nous n'avons pas à dédaigner ces dernières, nous devons retenir des premières que le phénomène de la domination ne peut être réduit au schéma de l'exploitation économique, mais bien que notre dépossession matérielle, sociale, culturelle et spirituelle plonge ses racines dans des périodes très antérieures au capitalisme industriel, et qu'elle étend probablement ses tentacules vers de futurs horizons dont seule la science-fiction a eu l'intuition.

Freddy Gomez ne sera certainement pas en total désaccord avec ce que nous disons, mais son argumentation sur ce point semble parfois se débattre entre la force du vécu, qui l'assujettit à certaines vérités ossifiées, et le diagnostic véridique et sans leurre qui marque la teneur générale de ces dialogues.

Enfin, ces quelques lignes ne peuvent épuiser la conversation. Qu'elles servent d'aperçu pour un débat qui doit se poursuivre. Le livre de Freddy Gomez et Guillaume Goutte nous apprend beaucoup de choses, et l'une d'elles est précisément que ce débat appartient à tous.

José Ardillo

Traduit de l'espagnol par Suno

La bibliothèque est ouverte tous les samedis à partir de 16h et tous les mardis de 10 à 12h.

Bibliothèque-infokiosque, 152 grand-rue
30270 St Jean du Gard.
bibliotheque152@riseup.net